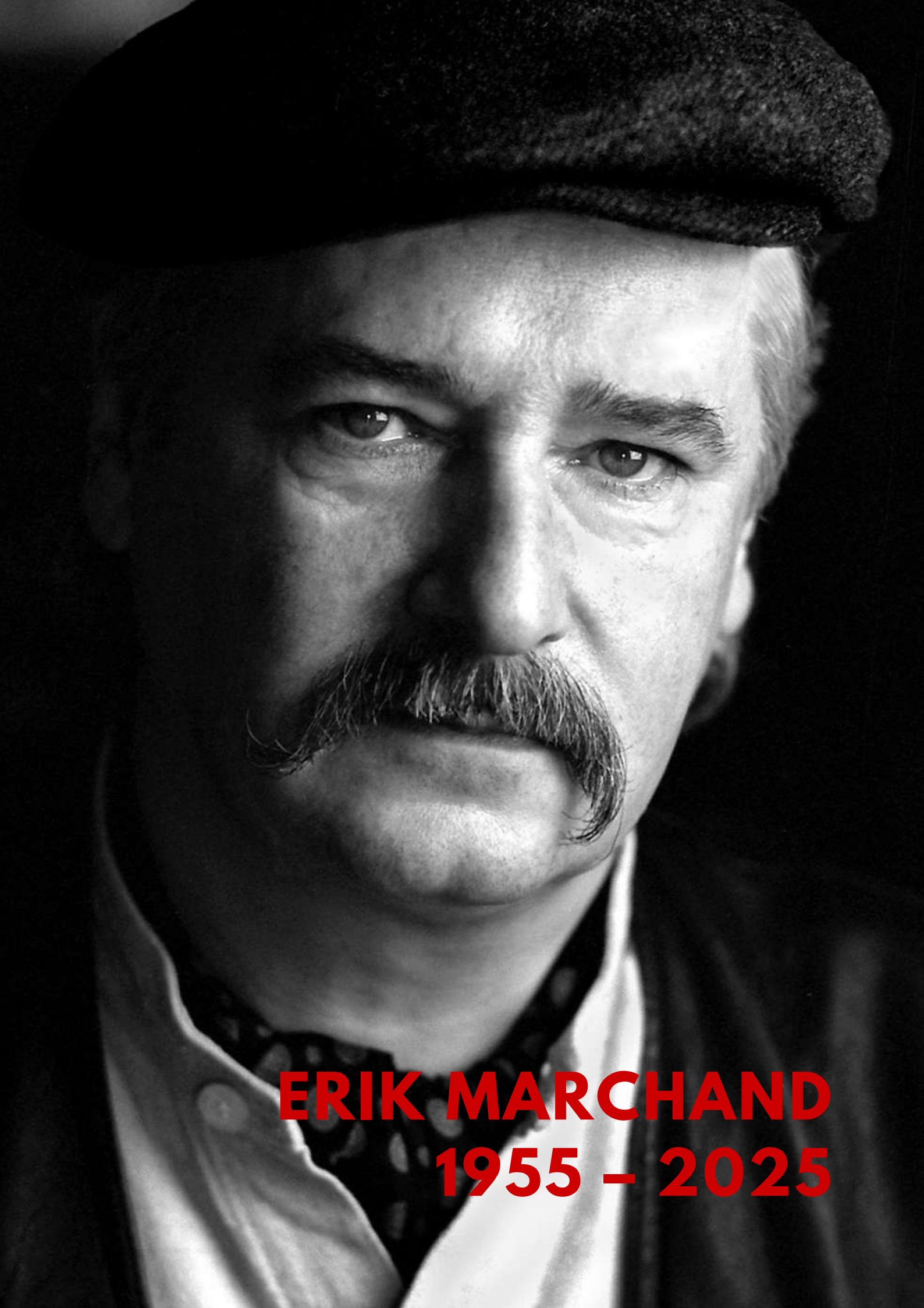




ERIK MARCHAND
1955 – 2025

Musique bretonne

l'actualité du patrimoine oral de Bretagne

MEURZH - MARS 2026

N° 285 7 €

www.dastum.bzh



Hommage
à Erik Marchand

Comment un chanteur s'est révélé

RÉCIT D'UN APPRENTISSAGE



Interrogé, un soir de juin 2021, en vue d'un projet cinématographique, sur le disque qui lui a révélé la musique bretonne, Erik Marchand raconte sa jeunesse et le parcours qui l'a amené à devenir un chanteur professionnel. Un récit rare et passionnant, à découvrir ci-après.

Esepe De Vecchi cherche

n 2021, le réalisateur Giu-

encore la matière de son des sources. Il a écouté des albums d'Erik Marchand et se montre intéressé de le rencontrer. Gaëtan Crespel propose alors d'organiser une rencontre, avec une idée : demander à Erik de présenter un disque fondateur dans son parcours de chanteur. L'un et l'autre acceptent et le rendez-vous a lieu à Dastum le 21 juin 2021. Erik a désigné un disque dans la discothèque de Dastum et choisi le morceau. La platine vinyle tourne, la caméra de Giuseppe De Vecchi également. À l'écoute du morceau, Erik sourit, semble ému...

Voici l'entretien qui s'en suit.

Erik Marchand : Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas écouté.

Gaëtan Crespel : Peux-tu nous dire ce qu'est cet enregistrement ?

E.M. : Oui, c'est Eugène Grenel et Albert Boloré, dans le disque En passant par la Bretagne. Mon père et moi avions acheté ce disque sur un marché à Puteaux, je crois. C'était à la fin des années 1960. J'étais ado et, à l'époque, j'achetais avec mon argent de poche pas mal

de disques de musiques traditionnelles. Je n'avais jamais encore rien écouté de breton auparavant, à part peut-être le disque du bagad de Redon qu'avait mon père. Alors moi qui me passionnais pour la musique malgache, quand j'ai entendu ce disque, je me suis dit : Mince, il y a de la musique comme ça plus près !

G.C. : Tu es né en 1955 à Paris...

E.M. : Oui, enfin non, c'était pire que ça. Nous vivions à Neuilly-sur-Seine. J'ai eu le plaisir de grandir dans une famille de sous-prolétaires dans une des communes les plus riches de France. Ce n'est quand même pas ce qu'on peut espérer de plus équilibré, de plus génial...

G.C. : Quelle était la profession de tes parents ?

E.M. : Ma mère avait négocié avec mon père que s'il lui faisait un enfant, elle ne travaillerait pas. Mon père, lui, a fait toutes sortes de choses. Il a été représentant, il vendait des objets publicitaires dans les salles de cinéma. Il n'avait pas de voiture, il se déplaçait en train. Il a souvent été au chômage avant de trouver un emploi fixe. Un jour, des évangélistes l'ont abordé alors qu'il était au café en journée. C'était

leur façon de faire : demanderaux gens pourquoi ils étaient là plutôt qu'au travail. L'un d'eux a proposé à mon père de travailler à la Société biblique française, pour vendre des bibles en tant que commercial, et il a été embauché. Je ne sais plus si c'est avant ou après, mais lui qui avait été élevé catholique s'est converti au protestantisme...

G.C. : Vous étiez une famille nombreuse ?

E.M. : Non, j'étais tout seul. Mes parents ont décidé de ne pas recommencer. En fait, ils ne s'entendaient pas. Mon père est parti assez vite. Voilà, ce n'était pas... disons, pas vraiment une « bonne famille » de Neuilly.

G.C. : Dans tes biographies, on lit que ton grand-père était chanteur et que ton père jouait de la guitare.

E.M. : Oui, mon père jouait de la guitare. On appellerait ça la guitare manouche aujourd'hui. Je ne sais pas où il avait appris à en jouer. Ce n'était pas un grand musicien mais il se produisait dans des bistrots à Saint-Ouen. Il est né à Paris mais a passé une bonne partie de sa jeunesse à Quelneuc, où on l'a envoyé quand il a attrapé la tuberculose. Il est revenu à Paris ensuite, avec son copain Roger Gicquel qui était du même village de Quelneuc. Mon grand-père paternel travaillait lui comme « technicien de surface », comme on dirait aujourd'hui,

dans une pharmacie. Sa femme, ma grand-mère, venait de Lorraine. C'était une famille qui avait reçu une éducation modeste. Mon grand-père chantait, oui. Sauf que moi, à l'époque, je ne me rendais pas compte que c'étaient des chansons traditionnelles. Ma mère, elle, était née de parents du Périgord et d'Alsace, qui n'ont pas eu de pratique musicale à ma connaissance. C'était un milieu plus aisé, mes grands-parents alsaciens étaient des propriétaires terriens. En amour de jeunesse, un garçon de bonne famille d'origine égyptienne, qui a installé ma mère dans une chambre de bonne à Neuilly face à la Seine. Quand ma mère a rencontré mon père, ils y sont restés. C'était une chambre qui faisait trois mètres par quatre mètres, plus une cuisine minuscule. C'est là que j'ai grandi et ai vécu jusqu'à ce que je parte à Rostrenen.

G.C. : Tu parlais tout à l'heure de ton goût pour les musiques du monde. Qu'écoutais-tu ?

E.M. : Bien qu'il y eut peu d'argent dans la famille, on m'avait offert un tourne-disques. J'écoutais surtout des disques Ocora. Des collectages de musiques et chants du pays d'ogon, de Madagascar, de Haute-Volta. Je me souviens d'un disque sur les musiques des Indiens boni et wayana de Guyane dans lequel il y avait des chants chamaniques. Les sons avaient terrifié un petit garçon que notre voisine recevait chez elle. Il avait peur de passer devant notre porte et, pour le rassurer, j'avais

entendu la dame lui dire : « Mais non, ne t'inquiète pas, c'est des gens comme nous ! » [rires]

Par ailleurs, même si cela m'enchantait moins, je me suis intéressé aussi à Ravi Shankar. Comme les hippies avaient mis à la mode la musique classique indienne, on trouvait facilement de ses disques. Je ne saurais pas dire pourquoi je m'intéressais à l'ethnologie mais je dévorais tout ce qui avait trait au sujet à la bibliothèque. Je me souviens par exemple du livre *Mœurs et sexualité en Océanie*, en quatre volumes, c'était passionnant ! L'avantage d'être à Neuilly, c'est que je pouvais aller facilement écouter des conférences Connaissance du monde à la Salle Pleyel. Nous avions aussi pour voisin du dessous le vulcanologue Haroun Tazieff. Il recevait régulièrement Paul-Émile Victor, dont je lisais tous les bouquins. Bref, il y avait quand même là-bas des gens pas inintéressants.

G.C. : Comment as-tu découvert la culture, la musique bretonne à Paris ?

E.M. : Un jour, en lisant le journal *La Bretagne à Paris*, j'ai découvert qu'il y avait des festoù-noz et notamment avec Eugène Grenel et Albert Bolloré, oui, ceux que j'avais découverts grâce au disque et dont la manière de chanter me passionnait. Alors j'ai commencé à aller dans les festoù-noz. Où j'ai entendu Jean-Marie Plassart et Lors Roger, puis Manuel Kerjean et Alain Faucheur.

G.C. : Tu découvres ce monde breton de Paris... Si je comprends bien, ce ne sont pas tes parents qui te l'ont fait découvrir, c'est moi qui le découvre. Je fréquente les cercles bretons de Paris comme Labour ha Kan, et puis Da Virviken à Sceaux, où il y avait notamment Ifig Castel, Éric Salaün, Alain Salaün...



□ Le 19 mai 1974 devant l'église Saint-Gervais à Paris. Dans ce groupe assis sur les marches, on reconnaît, parmi les sonneurs de biniou, Erik, entouré de Jean-François Sardier et Gilles Piriou (photo fonds Jean-Pierre Luce, coll. Dastum).



□ Erik chez Manu Kerjean, à Plouray, en 1975 (photo Françoise Morvan, coll. Dastum).

Si on me faisait répéter en français, je me mettais une mauvaise note. Et si on ne le faisait pas, une bonne note !

G.C. : Pour revenir à tes premières années d'apprentissage, si je comprends bien, tu as vécu entre Neuilly, le pays gallo et le Centre-Bretagne ?

E.M. : Oui, mais ça s'est passé assez vite, en deux ou trois ans, je dirais. En fait, j'ai construit des maillons ici et là, c'est en

ces termes que je pourrais en parler.

G.C. : Tu as aussi travaillé pour Dastum. Et ce dès 1976, d'après ta biographie.

E.M. : Oui, ça, c'est un autre maillon de la chaîne. J'ai travaillé pour Dastum en tant que bénévole, dans le manoir où vivaient Patrick Malrieu et sa famille, près de Guingamp. Je n'avais pas de voiture, alors j'y allais avec Pierre Crépillon qui a été le premier salarié de Dastum.

Nous avions une petite pièce pour ça et on bossait énormément. De sept-huit heures du matin jusqu'à trois heures du matin. Nous faisions les indexations des enregistrements recueillis et nous étions au contact de centaines d'enregistrements passionnants. Notamment les collectes de Marie-Josèphe Bertrand par Claudine Mazéas. Ces enregistrements-là, je les ai communiqués à Yann-Fañch, que je voyais régulièrement. Lui, avec sa grande connaissance du breton,

tombaient ! Mais bon, au moins, ça me permettait de parler breton avec plein de gens.

Et puis, j'ai voulu m'inscrire en BTS formation animale spécialisation laitière parce que, pour moi, la ruralité, c'était le monde paysan. Cela me permettait d'être chez Manu Kerjean plus souvent. Et au bout de quelque temps, il m'a proposé de chanter avec lui en fest-noz.

G.C. : Tu savais que tu voulais devenir chanteur dès ce moment ?

E.M. : Disons que je savais que je voulais chanter. Et puis chanter dans des festoù-noz à Paris me permettait de gagner un peu de sous. J'allais aussi jouer dans les marchés. C'est devenu important pour soutenir financièrement ma mère, qui était tombée malade.

J'ai commencé à chanter plus régulièrement avec Manu et avec Yann-Fañch, et puis, j'ai rencontré une équipe du Vannetais gallo : Gilbert Bourdin, qui venait chanter à

Rostrenen et me révélait des choses que je ne connaissais pas. Il m'a présenté à Christian Dautel, qui était encore en école d'architecture. Là encore, avec eux, j'ai rencontré des gens intéressants et intéressés par les mêmes choses que moi, nous échangeons beaucoup, avec des visions un peu différentes, etc. C'est ainsi que nous avons commencé à chanter ensemble. Le premier enregistrement a été édité par Dastum, une cassette ; un vinyle est venu après*.

G.C. : Là, on parle de répertoire gallo, mais tu savais parler et chanter breton ?

E.M. : Le breton, je l'avais un peu appris à Paris, mais c'est surtout venu par immersion. En Centre-Bretagne, les gens parlaient breton mais connaissaient aussi le français. J'ai d'abord parlé en français puis, peu à peu, je me suis lancé à formuler des phrases en breton. Selon la réaction de mes interlocuteurs, je me mettais des notes à moi-même.

Je découvre qu'il y a plein de choses à faire, notamment des stages à Ti Kendalch, à Saint-Vincent-sur-Oust. Comme j'avais appris à jouer un peu de cornemuse écossaise, je me suis inscrit pour un stage à Ti Kendalch, stage que j'arrête au bout d'une demi-journée pour me mettre au biniou-bom- barde avec Ifig Castel. Nous avons beaucoup joué ensemble ensuite, nous avons même concouru au Festival de Cornouaille et avons eu une place honorable au palmarès : septièmes sur une vingtaine de couples, dans mon souvenir.

Pour en revenir à Ti Kendalc'h, c'est là que j'ai rencontré Michel Prémorvan qui m'a présenté une toute nouvelle association : Dastum.

G.C. : C'est comme ça que tu as commencé à collecter ?

E.M. : Oui, le projet m'a paru très intéressant. Comme j'avais de la famille pas loin, à Quelneuc, j'ai décidé d'aller voir les gens du village de Quesias, dont les habitants étaient tous plus ou moins de ma famille. Sur les recommandations de Mme Morice, une dame qui gardait mon père quand il était petit, je suis notamment allé voir M^{me} Le Coënt, auprès de qui j'ai enregistré en 1974 « Rossignolet du vert bocage », la chanson grâce à laquelle j'ai gagné ma première Bogue d'or en 1976.

D'ailleurs, c'est à cette Bogue d'or que j'ai rencontré les sœurs Réminiac. Elles étaient intriguées : « Tu t'appelles Marchand, de Quelneuc... Mais tu es le fils à qui, et d'yòu qu'tu tiens cette chanson ? » Je leur ai expliqué, et elles étaient étonnées car elles ne savaient pas que cette



▮ Dans ce fest-noz à Bagnolet en 1972, Erik (au centre) chante avec Ifig Castel et Éric Salaün (photo coll. Alain Salaün).

dame chantait. De mon côté, alors que la maison des sœurs Réminiac était en face de celle de mon grand-père et qu'ils étaient de la même famille, personne ne m'avait recommandé d'aller les voir ! Il y avait une histoire de succession qui avait divisé les deux familles et par là-même tout le village, l'objet étant une table en bois qui avait été gardée par l'une des deux, ce qui avait déplu à l'autre. Bref, une histoire qui ne mérite même pas d'être racontée...

Par la suite, je suis allé ailleurs en Vannetais gallo, j'ai accompagné Gilbert Hervieux, que j'avais rencontré également à Ti Kendalc'h, en collecte. Nous avons enregistré pas mal de choses ensemble. J'ai rapporté à Paris du répertoire gallo que j'ai repris avec d'autres chanteurs.

G.C. : Comment es-tu arrivé en Centre-Bretagne ?

E.M. : En fait, cela faisait un moment que le Centre-Bretagne m'attirait. J'avais commencé à y aller en

stop, avec ma tente, pour rencontrer Eugène Grenel et chanter un peu avec lui. Et il m'avait fait rencontrer son cousin, Yann-Fañch [Kemener].

J'y étais retourné avec Éric Salaün. Nous allions de fest-noz en fest-noz à pied ou en stop, on s'entraînait à chanter, on allait rencontrer des chanteurs.

Peu après, dans un fest-noz à Paris, Pierre Guilleux m'a introduit auprès de Manu Kerjean. Quand je suis retourné en Centre-Bretagne après le bac, je suis allé le voir, avec sa permission. J'étais très timide, très respectueux – j'ai su après que cela lui avait plu –, je lui ai dit que j'aimerais bien qu'il m'apprenne à chanter. Il a abordé ma demande simplement, comme un nouveau truc qu'il pouvait essayer. Il m'a juste répondu : « Ce n'est pas compliqué, tu t'installes. » Plutôt que je dorme sous la tente, il m'a proposé un lit qui se trouvait dans le grenier au-dessus de l'étable. Et on chantait le soir, après le travail de la journée. On a fait ça plusieurs semaines, plusieurs mois.

Comme il fallait bien que je gagne des sous pendant ce temps, j'ai travaillé comme manœuvre chez Glou, une entreprise de couverture à Rostrenen. J'ai appris assez vite et j'aimais bien travailler l'ardoise.

Alors Glou m'a envoyé faire seul les chantiers dont il n'avait pas vraiment envie. J'allais chez des papis pour réparer des fuites de toiture : au premier coup de marteau, il y avait dix ardoises qui



□ Erik Marchand à Kermorvan vers 1976 (photo Ninette Bourven).

Avec toute cette bande, donc, on organisait pas mal de fest-noz du côté de Poullaouen. Des concerts aussi, souvent de la musique irlandaise car nous étions potes avec le Bothy Band. En retour, ils nous ont permis d'aller chanter en Irlande. Puis Catherine Perrier a été choisie pour former la délégation française qui allait assurer une tournée de trois semaines aux États-Unis en 1976 à l'occasion du bicentenaire de leur déclaration d'indépendance. Elle m'avait déjà invité par le passé à chanter au Bourdon [club folk parisien], alors, elle m'a recruté en tant que chanteur gallo, ainsi que Lomig Donniou et Manu Kerjean, chanteurs de Basse-Bretagne, et puis Yves Castel et son compère, sonneurs de biniou-bombarde.

Peu à peu, j'ai de plus en plus de revenus qui me viennent du chant. Je vis chichement, mais quand même, je ne suis plus obligé de faire un boulot de couvreur.

G.C. : C'est là que tu sais que tu vas être un chanteur ?

E.M. : Disons que je me rends compte que je peux ne faire que chanteur. Et puis, du côté de Poullaouen, on voit arriver d'autres musiciens. Patrick Molard d'abord, puis son frère Jacky. On commence à rencontrer des gens qui font autre chose. Dans les bars, il y a beaucoup de bœufs de musique irlandaise. De temps à autre, on nous demande, à Yann-Fañch ou moi, d'interpréter une gwerz. On nous écoute dans un silence religieux... Tout le monde est content... Et puis, ça repart sur de la musique irlandaise ! Mais d'aucuns commencent à dire, surtout Soig Sibénil, d'ailleurs : « Mais c'est n'importe quoi, on pourrait jouer de la musique bretonne ! »

Nous étions plusieurs à écouter les interprétations des grands maîtres et maîtresses de la tradition bretonne et à considérer que ces interprétations devaient être à la base du travail, qu'il ne fallait pas faire rentrer au chaussepied les chansons d'ici dans des accords de guitare à l'américaine

et autres. C'est de là qu'est venue l'idée de construire un groupe comme Gwerz.

[L'entretien doit s'achever car il n'était pas prévu qu'il dure si longtemps, et Giuseppe De Vecchi doit partir. Mais Erik souhaite évoquer un autre pan de sa vie d'alors, un autre « maillon » de son parcours, selon ses termes.]

E.M. : À partir de la fin des années 1970, j'ai une relation qui a duré sept ans avec une Canadienne de l'Ontario. Nous avons commencé à retaper ensemble une grande maison du genre manoir breton qu'elle avait acheté à Duault. Et j'ai passé beaucoup de temps en Amérique du Nord avec elle, dans le grand nord du Canada, dans les réserves amérindiennes, et dans le sud de la Louisiane, chez les Cajuns. Mais ça, je n'en parle pas souvent. Peu de gens sont au courant.

[Il était prévu que cet entretien reprenne une autre fois. Giuseppe De Vecchi ira rencontrer Erik à Poullaouen, mais sur un autre sujet, car entre-temps, le thème du film s'est précisé. Erik nous a quittés sans avoir poursuivi son récit autobiographique...]

Propos recueillis par Gaëtan Crespel

* Bourdin, Marchand, Dautel, Chants à danser de Haute-Bretagne, cassette, Dastum, 1986 et Chants à répondre de Haute-Bretagne, 33 t., Le Chasse-Marrée, 1988.

avait une interprétation géniale de ces chansons.

G.C. : Tu as raconté comment tu avais rencontré Yann-Fañch mais pas Pierre Crépillon. Quelles étaient tes relations avec l'un et l'autre ?

E.M. : J'ai connu Yann-Fañch à l'époque où j'allais chez Eugène Grenel. Lui et moi, on faisait des métiers manuels – il a travaillé comme menuisier puis dans une pisciculture – cela nous a rapprochés. Quant à Pierre Crépillon, il faisait partie d'une bande d'hurluberlus que j'ai rencontré et dans laquelle il y avait aussi Philippe Le Strat, Guy Jacob, etc. À ce moment-là, j'en avais marre de mon travail chez Glou, j'allais arrêter. « Il paraît que tu es couvreur ? m'a dit un jour Philippe Le Strat. Je loue une maison pour pas cher à Kermorvan, à Poullaouen, mais il y a le toit à refaire. Si tu veux, je t'héberge et tu m'apprendras. » C'est ainsi que je suis arrivé à Kermorvan en 1976. Pierre Crépillon partageait avec Guy Jacob une maison juste en face de celle de chez Philippe Le Strat. Tous étaient vraiment aussi passionnés que moi. Après cela, j'ai loué une maison à un kilomètre de là, à Kerbisien. C'était une maison sans rien, sans confort. Les parents de mes propriétaires ont tiré un tuyau et un câble depuis chez eux pour que j'aie l'eau et l'électricité. De temps en temps, je les aidais à ramasser les poulets, on s'arrangeait comme ça. Comme je consumais peu, parfois, ils me déposaient un panier de légumes devant la porte, ou ils m'invitaient à manger quand il y avait une fête de famille. Pour vivre, je chantais

en fest-noz : un cachet me permettait de payer un loyer mensuel. Et puis, je faisais des petits boulots. J'ai posé une fois un velux chez le père de Bastien Guern, et cela a été l'occasion de rencontrer un très bon chanteur.

Voilà, je rencontrais plein de gens passionnants, et ça a été très formateur.

Quand s'est monté Dastum Kreiz Breizh, Crépillon et moi avons passé du temps à écouter et réécouter des enregistrements. Lui notait des airs. Moi, j'essayais de transcrire les chants, c'est comme ça que je me suis habitué au breton chanté. Parfois, quand je butais sur des

mots ou des phrases, j'allais voir mon voisin Édouard Harzic, qui était bretonnant de naissance et bon chanteur, mais il ne comprenait pas plus que moi ce qui était chanté. Sa femme non plus. Alors qu'ils étaient du même pays que les chanteurs et chanteuses ! C'est là que j'ai vu que ce qui est chanté n'est pas toujours compréhensible, c'est également vrai avec le réper-toire gallo.

Je réécoutais beaucoup de choses aussi avec Yann-Fañch. Nous avons bien rigolé une fois, après avoir réussi enfin à déchiffrer un mot énigmatique : ce n'était ni plus ni moins qu'un mot français !



□ Erik et Yann-Fañch Kemener sur la scène d'un fest-deiz à Bourbriac vers 1977 (photo coll. Dastum).

Erik Marchand, musicien de Bretagne et du monde

Le chanteur et musicien Erik Marchand a su porter la musique populaire bretonne au-delà des frontières. Il est décédé le 30 octobre en Roumanie, son deuxième pays. Christophe Le Menn (dit Krismenn), qui a pris sa suite à la direction de la Kreiz Breizh akademi, lui rend hommage.

► PAR CHRISTOPHE LE MENN



Erik,

Tu disais que tu avais appris auprès d'un maître.
Emmanuel Kerjean.
Manu, que tu continuais à admirer.
Malgré ta carrière, tu refusais qu'on dise que l'élève avait dépassé le maître. Tu transmettais aux autres ce que tu avais appris de lui.
Avec Drom et Kreiz Breizh akademi, tu organisais aussi des masterclasses, des classes de maître avec les musiciens que tu admirais, pour partager ce qui te mouvait.

Mais ce titre de maître, tu refusais de le porter. Si on t'appelait Maître pour te saluer, pour plaisanter, tu protestais.
Tu étais pour des rapports horizontaux, d'égal à égal, même si tu intimidais ceux qui ne te connaissaient pas. Tous égaux, jusqu'aux mouches et aux souris que tu attrapais à la main pour les relâcher en dehors de ta maison-grotte.
Une horizontalité, un horizon que tu aimais avec ses courbes, ses aspérités et ses failles.

Les humains, comme les notes de musique. Tu ne les entassais pas à la verticale.
Pourquoi les empiler les uns ou les unes sur les autres, de manière hiérarchique, pour former un accord, alors qu'on peut les mettre côte à côte et les laisser exprimer leur singularité dans le collectif ?

Interroger chaque culture comme chaque note : sa couleur, sa résonance, son rapport au temps et à l'espace.
Le temps et l'espace justement, tu y voyageais en éclaircur, défrichant les chemins entre nous et les anciens, entre nous et l'ailleurs.

Tu ne t'es pas contenté de former quelques élèves, tu as transmis ton envie, tes interrogations fécondes et ton savoir à une génération entière de chanteuses et chanteurs, de musiciennes et musiciens.
Tu commençais même à accueillir la génération d'après, celle de nos enfants.

Tu nous as d'abord appris à imiter et à ne pas avoir honte de le faire, toi que les mauvaises langues surnommaient « copie d'ancien » quand tu étais jeune. Imiter comme premier pas de l'apprentissage.

Tu nous as montré que notre musique, c'était bien plus que des petites mélodies simples.
Qu'il ne fallait jamais sous-estimer la richesse d'un air, d'une rythmique. Que la virtuosité, on pouvait la trouver ici.

Puis tu nous as fait marcher dans tes pas, en Albanie, en Roumanie, en Turquie... nous confronter à nos limites, questionner nos envies, notre époque.
Pousser ces limites, chercher autre part en pensant naïvement s'éloigner du chemin que tu nous avais montré, puis se rendre compte que ce que tu nous avais appris, c'était justement ça : s'affranchir des routes toutes tracées.

C'est dur, aujourd'hui, pour beaucoup d'entre nous.
On pourrait se reconforter en se disant que tu veilles sur nous de là-haut... Mais on sait bien que c'est pas là-haut que tu es.
On te garde ici-bas, dans chaque gorgée d'eau-de-vie, dans le feu des épices, dans les chemins de traverse qu'il reste à défricher et dans chaque ami qui a croisé ta route.

Keno dit Erik, notre ami, notre camarade, notre maître.
Maintenant que t'es plus là pour protester, on va bien pouvoir t'appeler comme on veut. ●

Souvenir de militant...

Courant 1989, Iffig Rémond, maire UDB de Saint-Hernin, et Christian Pierre lancent dans le Kreiz-Breizh une opération pour protester contre la destruction, sous Ceausescu, de villages roumains un peu anciens. Christian se souvient : « Louis Lofficial, de l'UDB Poullaouen, avait organisé un convoi de trois fourgons, dont celui de Gwerz [groupe fondé par Erik Marchand et d'autres musiciens centre-bretons], pour apporter des vivres à des villages dépourvus de nourriture. Erik Marchand s'était joint au groupe, lui qui rêvait d'aller en Roumanie

mais était bloqué par la dictature. Après cet envoi, Erik y était reparti, dans le Banat, pour rencontrer ceux qui allaient devenir célèbres sous le nom de Taraf de Caransebes. » Le musicien s'y est justement éteint le mois dernier. De tout temps engagé politiquement et plus particulièrement au Parti communiste, il avait néanmoins été présent sur une liste UDB aux régionales 1998. En 2011, il s'était aussi présenté comme remplaçant aux cantonales. *Le Peuple breton* salue sa mémoire.

► LA RÉDACTION



Selaouit

---> Pierre Morvan

KENAVO ERIK

Un monument ! C'est le mot qui vient naturellement à l'esprit lorsque l'on évoque la disparition d'Erik Marchand. Un monument de la musique bretonne... Son parcours est plus qu'éloquent. Formé par les plus grands, de Manu Kerjean à Marcel Guilloux en passant par Yann-Fañh Kemener, il a su mettre à profit ce riche bagage pour jouer un rôle essentiel sur la scène bretonne. Ancrage et ouverture définissent une démarche qui permet de construire une musique bretonne traditionnelle réceptive à toutes sortes d'influences et très actuelle. En 1981, avec d'autres, il crée le groupe Gwerz devenu mythique. On lui doit aussi de multiples rencontres, tout particulièrement en Roumanie, devenue son pays d'adoption. *Dor* avec les musiciens du Taraf de Caransebes, puis *Pruna* avec les Balkaniks. Plus tard ce sera *Before Bach*, puis *Glück Auf !*, deux magnifiques albums, fruits de son travail avec le rockeur alsacien Rodolphe Burger et l'oudiste franco-algérien Mehdi Haddab... Un labeur inlassable pour imaginer ce qu'il aimait appeler « les musiques traditionnelles de demain ». Avec un double souci permanent, celui de la mémoire à travers de nombreux collectages, et celui de la transmission. Sa grande œuvre, à côté d'une production discographique impressionnante, restera sans doute la création de la Kreiz Breizh akademi, irremplaçable creuset où de nombreux artistes bretons se seront formés. Kenavo Erik. Et merci pour tout.

D'outre-monde mais si vibrante qu'elle est bien vivante, la voix d'Erik Marchand résonne dans le Grand Théâtre du Quartz, scène nationale et lieu de création brestois. Mort le 30 octobre à Caransebes, en Roumanie, le phare du renouveau de la musique bretonne est accompagné, jeudi 11 décembre, dans une improvisation free-celtique par la cuvée 2025 de la Kreiz Breizh Akademi, le programme de formation au gwerz (la ballade épique) et au kan ha diskan (le tuilage vocal) qu'il a fondé en 2001. Un hommage au maître par le collectif Mémé K7, dirigé par le violoniste Pierre Droual, qui vient de projeter dans le XXI^e siècle, avec bombardes et cordes, un répertoire de chants de femmes de Basse-Bretagne.

Les plaintes et envolées de Marchand sont mêlées à ses considérations musicologiques. « *Dans la modalité, rappelait-il, on a le droit d'utiliser des notes qui ne sont pas sur un clavier.* » Donc, « *tout est permis, il n'y a pas de barrière entre les styles et les manières de penser... La culture bretonne est suffisam-*

ment riche pour se nourrir de tous les fantasmes possibles ».

Une déclaration qui vaut programme pour le festival No Border, rendez-vous des « *musiques populaires du monde* » selon la formule d'Erik Marchand, qui se tient jusqu'au dimanche 14 décembre.

« *Nous défendons une vision des musiques traditionnelles, qu'elles viennent de Bretagne ou du Massif central, de Vendée ou d'Occitanie, ancrées dans le réel et avec de la boue sur les godasses, affirme Manuel Apprioual, un des deux programmeurs. Sans l'attrait exotique, mais en montrant qu'elles ont nourri ce que l'on peut entendre aujourd'hui, du drone [genre expérimental et minimaliste basé sur des bourdons] au reggaeton.* »

BRUNO LESPRIIT

ROCK & FOLK

Rodolphe Burger : hommage à Erik Marchand

"Cher Erik, tu aurais sans doute désapprouvé que je m'adresse à toi directement alors que tu n'es plus là pour m'entendre et me répondre. Mais j'éprouve le besoin de le faire en ce jour où tous tes camarades viennent te saluer une dernière fois, et parce que je regrette beaucoup de ne pouvoir être parmi eux. C'est à mes amis de Wart, et notamment à une lettre manuscrite que Joran Le Corre t'a un jour adressée, que je dois de t'avoir rencontré. C'était en 2003, à l'occasion d'un concert au théâtre de Morlaix, dans le cadre du Festival Panoramas. Nous ne nous connaissions l'un l'autre que de réputation, et rien *a priori* ne laissait imaginer ce qui s'ensuivit : un premier morceau le soir même, intitulé bien sûr Montroulez (Morlaix), qui nous surprit nous-mêmes autant que le public, parmi lequel se trouvait un certain Jacques Blanc complètement éberlué, qui nous connaissait l'un et l'autre et nous a immédiatement commandé une création pour le Quartz de Brest. Nous avons choisi de préparer cette création dans mon studio en Alsace. C'est là que nous avons vraiment fait connaissance, que nous

avons commencé à inventer notre improbable (mais "solide" comme tu aimais à dire) répertoire et que nous avons réalisé l'album "Before Bach". C'était il y a plus de vingt ans et ce n'était que le début d'une aventure musicale faite d'une multitude de concerts — le dernier en date eut lieu en juin dernier, à l'Arsenal à Metz — et d'un formidable compagnonnage : avec Mehdi Haddab bien sûr, qui fut un parfait intercesseur, mais aussi avec Hervé Loos et Marco de Oliveira — le Météor Band — et ensuite avec mes chers Arnaud Dieterlen et Julien Perraudau, ainsi que la merveilleuse Pauline Willerval. Cela nous a amenés, plus récemment, à la réalisation d'un second album, "Glück Auf !" dont nous étions tous deux très fiers et dont nous nous sommes sentis honorés qu'il remporte le grand prix de l'Académie Charles Cros. Cet album, par son titre même, scellait une amitié de vingt ans. "Glück Auf !" est la devise de tous les mineurs en terre germanique. Or une incroyable coïncidence fait que les ingénieurs qui ont œuvré dans les mines de Poullaouen, ton village d'adoption, venaient pour la plupart de Sainte-Marie-aux-Mines, ma ville natale, qui était en son temps

Mort d'Erik Marchand, haute figure de la musique bretonne

Grand connaisseur des traditions bretonnes, le chanteur fut aussi un inlassable expérimentateur de métissages musicaux et défenseur des cultures populaires. Il est mort le 30 octobre, à 70 ans.



Comme certains Gaulois vivant en pays armoricain, il avait la moustache tombante et l'œil pétillant. Mais nul besoin de potion magique pour lui faire chanter la Bretagne, sa terre d'amour, qu'il avait élargie au monde entier. Figure incontournable des musiques bretonnes, [Erik Marchand](#) s'est éteint le 30 octobre, en Roumanie. Il avait 70 ans.

Né à Paris le 2 octobre 1955, Erik Marchand s'intéressa au fest-noz dès l'adolescence et commença à pratiquer la clarinette, la bombarde et le biniou tout en s'initiant aux traditions vocales de Bretagne. Il s'imprègne alors de tout ce qui se chante et se danse, s'invente et se raconte parmi les détenteurs bretons de savoirs parfois immémoriaux. Et rencontre ainsi un peuple, une terre, une langue, une culture, tout un monde subsistant à la périphérie lointaine du Paris technocratique. Plutôt que de le fixer en un cliché de carte postale, il le cartographie longuement, identifiant chaque coin de terre à ses mélodies spécifiques, chaque bout de pré cultivé à telle parure, tel bonnet, tel parler, chaque village, le moindre hameau à un réseau complexe de significations. Devenu le disciple de Manu Kerjean, spécialiste de la technique de chant baptisée « kan ha diskan », il obtient rapidement la reconnaissance des traditionalistes.

[Lire la vidéo](#)

De la tradition, Erik Marchand ne proposera jamais une idée figée, encore moins réactionnaire. L'attachement à une aire et à une culture précises ne peut pour lui se séparer de la rencontre avec l'autre et de la curiosité pour toutes les musiques. Si ses premiers enregistrements avec Gilbert Bourdin et Christian Dautel sont dédiés à des *Chants à danser de Haute-Bretagne* et *Chans à répondre de Haute-Bretagne*, il travaille déjà à l'élargissement des horizons au sein de Gwerz, puis aux côtés de Thierry Robin (oud) et de Hameed Khan (tablas). Après le succès critique rencontré au début des années 90 par ce dernier trio et par l'album *Chans Du Centre-Bretagne « An Heñchoù Treuz »*, Marchand s'impose comme une figure de référence au sein des musiques dites du monde.

Des visions qui ne vieillissent pas

Doté d'un savoir encyclopédique, rigoureux dans la tradition, il est aussi l'homme des mariages inattendus, risqués, mais finalement heureux, avec les cultures indienne, serbe ou roumaine, le rock de Rodolphe Burger (pour les albums *Before Bach* et *Glück auf !*) et le jazz de Paolo Fresu et Jacques Pellen. Dans chacune de ces rencontres, il fait montre du même respect, de la même intelligence musicale et d'une juste intuition de ce qui peut et ne peut pas être expérimenté. Conséquence de cette attitude, contrairement à tant de tentatives world, souvent difficiles à réécouter tant il semble qu'elles aient été le fruit d'une simple opportunité plutôt que d'une vision profonde, les albums de Marchand, bien ancrés, bien pensés, ne vieillissent pas.

[Lire la vidéo](#)

Cofondateur avec le violoniste Jacky Molard du label Gwerz Pladenn en 1993, Erik Marchand institue en 2003 la Kreiz Breizh Akademi, ambitieux programme de formation voué à transmettre et à diffuser les musiques modales. Très investi dans ce projet, il construit le répertoire enregistré par les seize premiers musiciens de l'« académie » sous le titre de *Norkst*. Ce qui ne l'empêche pas de reprendre ses voyages incessants à travers le monde, notamment dans les Balkans. Il faudra attendre 2012 et le splendide *Ukronia* pour le voir revenir sur ses terres bretonnes. Encore ne peut-il s'empêcher d'aller voir ailleurs puisque, pour cet album, il s'aventure en Pays Gallo, rêvant à une musique modale bretonne qui aurait subsisté en dehors de toute influence harmonique.

S'il n'aura pas initié une « renaissance bretonne » déjà florissante dans les années 70, Erik Marchand aura compté parmi ceux qui en assurèrent la pérennité et œuvrèrent à la faire

connaître dans le monde entier — et jusqu'à Paris ! Ce Breton d'adoption ne se disait pourtant pas engagé sur le plan identitaire. Plutôt utopiste, universaliste, il proposait, au micro de RFI, un autre « village global » que celui des économistes libéraux : « Si je devais avoir un quelconque militantisme, il ne serait pas celtique, il serait un militantisme pour les cultures populaires qui ont une force à partager entre elles et avec le public, que le public soit de leur village ou soit des centaines de milliers de villages ailleurs. » Le village et l'ailleurs réunis : puisse la mémoire d'Erik Marchand ne pas s'effacer, puisse son utopie enfin se réaliser.

l'Humanité

3 novembre 2025



Le chanteur Erik Marchand est décédé à l'âge de 70 ans.

Nous avons appris avec beaucoup de tristesse le décès d'[Erik Marchand](#) survenu le 30 octobre en Roumanie, son deuxième pays, où il avait de très nombreux amis, et où il était avec sa compagne Marie pour un séjour afin de les revoir. Né en octobre 1955, Erik Marchand est décédé à 70 ans.

C'était une immense figure de la musique, de la culture bretonne, et bien au-delà, un passeur généreux, un défricheur, un chanteur et musicien hors pair, immensément respecté dans le milieu de la culture bretonne et de la musique. Le sénateur communiste des Côtes-d'Armor Gérard Lahellec, qui le connaît bien, exprime admirablement bien cette dimension d'Erik Marchand :

« Citoyen du monde, artiste à la carrière immense, sa création artistique va bien au-delà de la Bretagne. De Poullaouen dans le Finistère qui était devenu son port d'attache, il s'ouvrait au monde entier en puisant son inspiration dans cette culture populaire partagée aussi avec notre ami commun Marcel le Guillou de Crech Morvan à Lanrivain. Erik était un érudit. Il avait puisé dans la culture populaire un trésor inestimable de connaissances d'expressions, de rythmes et de sons. Il savait que l'écoute et les ajustements sont nécessaires pour que l'œuvre prenne forme. Chanteur au timbre de voix unique, que ce soit en kan ha diskan ou en

gallo, la liste de ses compères était longue. Je pense en particulier en ce jour à Yann-Fanch Kemener qui repose ici, près de chez nous, à Sainte Tréphine.

En 1981, Erik participe à la création du fameux groupe Gwerz ; la Gwerz en Breton signifiant chant breton racontant une histoire, de l'anecdote jusqu'à l'épopée historique ou mythologique... Erik était également sonneur de treujenn goal dans Quintet de clarinette. Citoyen du monde, il a œuvré pour le collectage, la transmission musicale, multipliant les expériences pour une musique populaire à la fois enracinée et favorable aux mélanges (musique roumaine du Taraf de Caransebeș, blues-rock électrique...). Collecteur et transmetteur, Erik avait créé, en 2003, un programme de formation afin de transmettre l'entendement modal dans la musique bretonne dont il était un spécialiste unanimement reconnu. Je n'oublie pas de rappeler aussi qu'avec Erik, nous étanchions notre soif de liberté et de solidarités humaines aux mêmes sources d'un engagement commun, librement consenti... »

Son rapport à la musique

Erik Marchand a grandi dans une famille modeste à Paris et s'est passionné dès le début des années 70 pour les musiques populaires du monde, et tout particulièrement la musique traditionnelle de Bretagne, d'où était originaire son père. Il découvre adolescent un enregistrement de fest-noz que son père possède (*En passant par la Bretagne*, du kan ha diskant par Eugène Grenel et Albert Bolloré).

Erik Marchand s'est vite passionné pour le chant traditionnel breton. Il rencontre notamment Manuel Kerjean, à tout juste 18 ans, et apprend le kan ha diskant (chant et contrechant). Arrivant en stop dans le Centre-Bretagne, il commence par enregistrer les chanteurs de sa famille, autour de Quelneuc. Collecteur de paroles de chants bretons, tout en étant couvreur et apprenti laitier, il travaille dans ce cadre à partir de 1976 pour Dastum. Fasciné par les gwerzioù qu'il entend, il décide de les interpréter à son tour. En 1975, au lendemain du bac, il s'installe définitivement en Bretagne pour devenir l'un des premiers chanteurs traditionnels professionnels. Il rencontre Yann-Fañch Kemener dans le milieu des années soixante-dix. Avec lui, il va écumer les festoù-noz et les représentations.

Il participe à la création du groupe Gwerz en 1981. En apportant au chant traditionnel des arrangements inspirés par les formules musicales locales, le groupe élargit l'horizon de la musique bretonne. En quelques années, la formation de ses six musiciens devient quasiment mythique et marque le début du « traditionnel contemporain ». Victime des activités multiples de ses membres, le groupe fait une pause après l'album de 1988 et ne joue que ponctuellement depuis l'album live de 1992. En 1988, il rencontre Titi Robin. Leur travail est publié sur l'album *An Henchoù Treuz* dans lequel il pose son chant sur l'oud oriental et autres instruments à cordes de Thierry Robin. Ils se produisent également en trio avec le percussionniste du Rajasthan Hameed Khan au tabla indien, association qui donne naissance à l'album *An Tri Breur*.

Passionné de voyage, lui qui adolescent n'avait pas les moyens de se payer l'avion pour découvrir la musique malienne comme il en rêvait, Erik Marchand parcourt l'Amérique du Nord avant de se lancer à la découverte des traditions musicales des Balkans. À travers la musique, il trouve toujours un moyen de communiquer lorsqu'il s'agit de sauter les barrières culturelles, se jouer des frontières et des divisions. Plusieurs fois par an, il sillonne l'Europe du Sud-Est, de l'ouest de la Roumanie à l'Albanie ou à la Serbie. Il étudie la musique

traditionnelle de la Roumanie et de ses tarafs (orchestres), en passant des mois dans le Banat. Lors des Rencontres internationales de clarinettes populaires à Glomel, dont il est l'initiateur, il approfondit ses échanges et invite plusieurs fois le taraf de Caransebes, avec qui il fait le disque *Sag An Tan Ell (Vers l'autre flamme)*, du titre de l'écrivain roumain Panait Istrati) mêlant sons bretons et sons roumains, aux influences serbes. Avec eux, il tourne un peu partout dans l'Europe de l'Est et du Sud.

Il évolue aussi à partir de 2002 en compagnie du guitariste rock alsacien Rodolphe Burger (Before Bach), du guitariste jazz Jacques Pellen, du clarinettiste turc Hasan Yarim-Dünya. Erik Marchand était un citoyen du monde prêt à tous les métissages et enrichissements réciproques des répertoires de la musique populaire ou plus savante. En 2003, Erik Marchand fonde la Kreiz Breizh Akademi, programme de formation visant à transmettre les règles de la musique modale mais aussi « laboratoire de création ».

Erik Marchand était également un homme engagé, un communiste convaincu, qui avait adhéré au PCF et qui fut même membre du Conseil départemental du PCF Finistère à la fin des années 2000. Depuis 3 ans, il militait et cotisait de nouveau à la section du PCF Carhaix-Huelgoat, et avait participé à plusieurs fêtes du Parti Communiste avec ses amis musiciens, comme en 2023 et en 2024 à Carhaix et Morlaix. Morlaix l'avait aussi accueilli au SEW à l'occasion d'une tournée nationale et internationale en janvier dernier pour la présentation de Gluck Auf, avec Rodolphe Burger et Mehdi Hadab. Nous le croisons régulièrement au marché de Morlaix, ou dans les réunions et banquets communistes de Carhaix.

Nous avons beaucoup d'admiration pour lui et c'était une fierté de compter une des plus belles voix et un des plus grands artistes de Bretagne, grand collecteur et passeur de la culture musicale populaire de Bretagne, comme de la musique du monde, parmi les adhérents du PCF dans le Finistère.

Le monde de la musique perd un artiste sans frontières, et soucieux de puiser à la source authenticité des cultures populaires, un défricheur, un découvreur. Comme l'a écrit mon camarade Taran Marec, membre de l'exécutif du PCF Finistère et responsable de la JC :
« *Figure majeure de la musique bretonne, Erik Marchand aura marqué son époque par son immense talent, son esprit d'ouverture et son travail inlassable de transmission. Les communistes finistériens perdent aussi un camarade fidèle, ancien membre du conseil départemental du PCF Finistère, engagé, généreux et toujours prêt à faire résonner le chant et la convivialité dans nos fêtes, à Morlaix comme à Carhaix.* »

Nous nous associons par la pensée à tous ses proches. Nous témoignons de toute notre amitié à Marie Oster, sa compagne présente à ses côtés jusqu'au bout, et notre camarade de la section PCF de Morlaix, et adressons nos pensées à tous ses amis, musiciens et autres, ses camarades qui l'ont fréquenté et apprécié, et leur présentons nos plus sincères condoléances. Son œuvre et son humanité continueront de nous inspirer. Nos pensées vont aussi à toutes celles et ceux qu'il a touchés par sa musique.

Kenavo dit kamalad !

Par Ismaël Dupont, secrétaire de la fédération PCF du Finistère.